

Champagne & Soda

Le Têt Mậu Tý à Saigon



Par Phan Văn Trường JJR 64

C'est toujours par les copains que les grands bonheurs arrivent. Ou alors, c'est tout le contraire, ce sont les petites misères !

Honnêtement, au départ, il y avait de quoi se réjouir. Les copains vous disaient au téléphone : « Rentres, le Têt est un bon moment à passer à Saigon .. *về đi, Sài Gòn Têt vui lắm !* ». Et pourquoi pas, puisque seul Saigon est capable de vous donner ce sentiment très spécial d'être chez soi.

Il est vrai que passer le Têt à Paris, San Francisco ou Londres n'a rien d'excitant. On y brûle hâtivement des bâtons d'encens le premier de l'An, qui colle cette année sur un Jeudi travaillé, avant de prendre sa voiture au parking, et de filer au bureau, comme tous les jours. Le soir, on se retrouve avec un peu de chance en compagnie de quelques proches, on réchauffe au four à micro-ondes les plats présentés le matin sur l'autel des ancêtres et on essaie de faire un bon dîner pour respecter la tradition. Diner plutôt sobre, car le lendemain il faut à nouveau aller au boulot. Et voici quarante ans que ça dure, c'est toujours le même manège !

On se dit : à Saigon il y a les joyeux copains, les copieuses agapes, le tout-feu-tout-flamme des pétards rouges, la danse carnavalesque de la licorne, la chaleur de la grande famille; on prend le temps de vivre, de boire, de se parler, de se souhaiter la bonne année avec des accents d'amitié sincère... Chaque nouvel an au pays est un nouvel an spécial, toujours recommencé mais aussi toujours renouvelé. Voilà pourquoi on a envie de rentrer pour le Têt! Soit, et on n'a rien à rajouter avant de prendre un billet d'Air Viet Nam.

* *
*



On saute dans l'avion le cœur rempli d'enthousiasme, on a tout le temps, pendant le voyage, de rêver du Têt qu'on va passer, on lorgne admirativement les hôtesse d'Air Viet Nam endimanchées de tuniques *áo dài* pourpre. Les délices du Vietnam démarrent là, dès l'entrée dans l'appareil, avec ces beautés fluides et douces qui vous donnent la primeur du pays. Que le trajet soit un peu long, on se dit qu'on va bientôt être abondamment récompensé.

Enfin on arrive. On regarde par le hublot défiler les rizières, les cours d'eau à mesure que l'appareil perd de l'altitude, l'âme émerveillée. Le Viet Nam du Sud ressemble à un immense plan d'eau assurément fertile...Vietnam, mère nourricière...et on se dit, pourquoi l'a-t-on quitté ? Question bien futile puisqu'on en connaît les raisons. Oui mais quand même, pourquoi l'a-ton quitté ?

L'avion descend franchement, la gorge se serre, on retient son souffle, un pneu touche le sol, puis deux, l'appareil rugit puis se ralentit comme pour se détendre. On se détend avec. On est sur le sol natal. C'est banal hein ? Quatre-vingt millions de gens vivent sur le sol natal, quoi d'extraordinaire ? Pour quelques autres, qui vivent à l'étranger, c'est pourtant une formidable redécouverte du chez-soi.

L'aéroport est nouveau, du moins le terminal. Plus de bousculade à l'arrivée, l'immigration plutôt simple, les douanes comme une courte formalité. Ca c'est nouveau par rapport à l'ancien terminal. Et puis

nous y voilà, on sort de l'aéroport de Tân Sơn Nhất accueilli par une première bouffée de chaleur . Drôle d'impression, du reste fort agréable, surtout lorsqu'on sort d'une zone climatisée. Cette bouffée de chaleur qui aura tant manqué en Europe. Enfin le vieux soleil de Saigon qu'on revoit. En Europe ce n'est pas le même soleil. Ce n'est pas la même lumière, ici c'est toujours très clair, éblouissant.

Un séjour qui commence bien. Mais avant d'entrer en ville on se prépare mentalement à affronter les encombrements de la circulation. Comme à la guerre, car les ennemis sont partout : les motocyclettes qui vont à contresens, à contrecarre, à contre logique, dans la rue, sur le trottoir, partout et n'importe comment! Vous pensez à quelque chose ? au désordre ? à l'indiscipline ? On s'en fiche car on est heureux.

* * *

Première étape, la guerre pour trouver rapidement un taxi. Les vietnamiens n'ont pas en eux cet art inné de faire la queue. Jamais comme tout le monde, chaque Vietnamien est un individu spécial. Il est sûrement plus intelligent que les autres. L'important est de chiper le taxi des autres, pas d'attendre son tour. Une cinquantaine de personnes s'éparpillent ainsi à la sortie pour héler le premier taxi. Il y en a heureusement, des taxis à l'aéroport, mais tout ce peuple veut avant tout se battre pour prendre le taxi du voisin et pas le taxi qui lui serait destiné.

On se dit : gardons nos forces, il reste encore le trafic à surmonter. Et puis, surprise, le taxi roule bien, Saigon aurait-il changé ! On s'étonne. Qui dit qu'à Saigon le trafic est devenu infernal ? Le portier vous salue et vous explique aussitôt que les saigonais sont tous partis à la campagne, *về quê*, dans leur province ou village natal et Saigon s'est complètement vidé de ses habitants pour ce *Tết Mậu Tý*. D'habitude les gens partent plus tard dit-il, mais cette année Saigon est vide dès le 29 Tết, c'est une première.

Il ajoute que le climat est très rigoureux dans le nord mais plutôt clément pour le sud du pays, jamais il n'a fait aussi frais, il fait même *moins-deux* à Sapa, au Nord Viet Nam, le bétail y meurt par millier à cause du froid... « Le soir ne dinez pas trop en plein air, car quelques uns ont pu attraper un rhume, pas très méchant, ma foi ». Bof se dit le parisien, débarquant d'un hiver certes doux, mais un hiver quand même...Enfin on verra.

Depuis toujours, le Tết dans le Sud coïncide invariablement avec une période de canicule. Qui ne se souvient de ces moments du Tết, après le départ des derniers visiteurs des premiers jours, où l'on ne rêve que de s'étendre sur un divan en allumant un ventilateur. On enlève vite le veston encombrant, la chemise blanche collante de sueur, la cravate humide de transpiration, on se met torse nu et parfois on prend une douche. Tant pis pour l'atmosphère solennelle du Tet, on se met d'abord à l'aise !

Ni canicule ni trafic urbain pour cette année : ca sort un peu de l'épure familière du Tết, mais que peut-on rêver de mieux ma foi pour le parisien qu'on est. Tant pis pour les autres! Ce Tết semble donc très bien orienté.

* * *

Dès que les bagages sont défaits, on appelle vite Chí, le copain de toujours. Il est à Long An. « Ce n'est pas loin de Saigon commente t-il et puis je rentre demain ». Loin ou pas loin, il n'est pas là. On appelle Thi, ouf il est là, mais il doit aider son épouse à préparer les festivités. On appelle Hoàng, le téléphone est fermé. On veut joindre Khài le cousin, il est à Hải Phòng. Et le cousin Vũ, il est à Hà Nội, le cousin Lân à Cổ Am, le cousin Liễm à Đà Nẵng. Le monde entier semble tout d'un coup absent.

On sait maintenant vraiment la raison pour laquelle on circule bien à Saigon. Pourtant on est tout de même désorienté. Ils sont tous ailleurs, les copains, les cousins. *Un seul être vous manque et tout est dépeuplé* disait Lamartine, que dire alors lorsqu'aucun copain ou cousin n'est là !

* * *

Vers 19 heures on commence à avoir un petit creux à l'estomac. A Paris il est 13 heures. Le décalage horaire ne s'accorde ni avec le sommeil ni avec la faim. Il faut repartir en vadrouille. Donc taxi. Mais les taxis sont rares en ville, dix bonnes minutes d'attente, chaque minute d'attente est évidemment une minute de trop. Direction *Phở Hòa*. Pas besoin de plus de trois minutes grâce aux rues vidées de leur trafic quotidien. Mais *Phở Hòa* est fermé. *Phở Ngân* également. *Phở Phú Gia* aussi. Pas de phở pour ce premier soir. Chiche ! Va donc pour le *bánh cuốn Tây Hồ* sur la rue Đinh Tiên Hoàng et le *bánh xèo* rue Đinh Công Tráng. Fermés aussi. Le taxi sillonne la ville. On devient de moins en moins sélectif à mesure que les

bonnes adresses s'épuisent. Au bout de la course on dit au conducteur comme pour capituler « va pour le premier restaurant ouvert qu'on rencontre...

Le premier qu'on rencontre ? tiens un japonais,... non, pas pour ce soir. Le suivant est un italien, l'estomac crie grâce, on en a eu assez de pizza Pino à Paris, on ne va tout de même pas faire ça pour un premier soir à Saigon ! On dit au taxi : «Allez donc au marché central Bến Thành, là au moins on y mange jour et nuit ». Erreur ! pas un chat au marché. « Le marché Tân Định alors, aboie t-on énervé : là non plus, pas une ombre qui bouge, alors qu'à l'habitude on peut y festoyer pratiquement nuits et jours.

Il faut se rendre à l'évidence: la situation est grave. Ce sera la première fois qu'un Việt Kiều ne trouve pas à manger à HoChiMinh Ville un jour du Têt, supposé être la fête de la mangeaille. Décidément on est dépaysé: nul n'est prophète dans son propre pays !

Dépit on trouve tout de même la solution. On décide de descendre au Sheraton près de Đồng Khởi, l'ancienne rue Catinat devenu Tự Do avant de prendre son dernier nom. On se dit : les hôtels *cinq-étoiles* donnent toujours à manger. Mais même là, seule la coffee-shop est ouverte. On est sauvé ! On a donc pris l'avion de Paris, fait 10 000 km pour manger un steak au Sheraton de Saigon après avoir évité une pizza et un sushi. On n'a jamais fait ça, c'est donc en quelque sorte une première ! Merci à la mondialisation, sans exagération !

* * *

Le lendemain matin on se dit que c'est une excellente idée de faire une visite pieuse aux temples. Chùa Xá Lợi, pour commencer, Chùa Vĩnh Nghiêm, puis Đền Đức Thánh Trần. *un must*, le Têt c'est aussi un jour de recueillement, pour ceux qui l'oublent !

Une image me revient à la mémoire : cinquante ans auparavant, le jour de l'an, ma grand-mère m'emmenait au Chùa Vĩnh Nghiêm, nouvellement construite. J'avais douze ans. On y allait à pied, ce n'était pas loin. Ma grand-mère était endimanchée dans une *áo dài* de brocade couleur bronze sombre. On marchait lentement, chaque pas nous rapprochait solennellement des Dieux et du Ciel. En traversant le portail du temple, au milieu de complets-vestons et de *áo dài* en brocade, on se sentait soudain purifié par la solennité des lieux, on osait à peine fixer du regard les statues de Bouddha. On se plaisait à y rester un bon moment. Ma grand-mère prenait le temps de prier, puis rencontrer ses amies. La société d'alors prenait le temps de se fréquenter, la cour du temple ressemblait à une assemblée studieuse et souriante mais peut-être un peu trop sérieuse aussi. Un peu comme des étudiants à la sortie de l'examen du baccalauréat. De temps à autres le son de la cloche d'airain nous rappelait qu'on était en territoire intemporel , puis les coups rythmés que le bonze supérieur donnait sur le *Mõ*, sorte de tambour en bois creux . Tout le monde était en communion spirituelle... Ma grand-mère me faisait systématiquement visiter les urnes de charité posées à l'entrée et dans les parties latérales de la grande salle. Je me voyais humble et petit dans un univers rythmé et ordonné. Une visite au temple remet ainsi toujours les idées en perspective. Le sens du relatif à coté de la notion d'absolu. Palper l'univers et se rendre compte d'où se trouve le vrai pouvoir spirituel.



* * *

C'est avec ces sentiments mélangés et ces pensées chargées de souvenirs qu'on aborde la journée des temples et des prières.

Mais le prosaïque problème de trouver un taxi se pose à nouveau. On y parvient. Spontanément on dit au chauffeur qu'on le gardera pour la journée et qu'on lui fera un bonus très spécial : *Mừng tuổi chú tài để lấy hên cả năm nhé !* Le bonhomme du taxi est ravi. On le serait à moins.

Chùa Xá Lợi pour commencer. Public très parsemé. Tiens tiens, ce n'est peut-être pas la bonne heure mais c'est étonnant tout de même. Pour une fois on peut noter que les mendiants dans la cour d'entrée sont plus nombreux que les visiteurs. Un choc similaire à ce qu'on aurait éprouvé dans une cour des miracles. On monte le grand escalier vers la grande salle de cérémonie. Une drôle de musique crève le tympan : de la musique moderne *nhạc vàng* : *Hôm nay em đi Chùa Hương...* Mon Dieu qu'est ce qu'il leur arrive ?! tambour, saxo, guitare électrique et surtout beaucoup de rythme. Et Bouddha au milieu de tout ça. Vous

levez les yeux timides vers Lui. La grande statue est belle; la sérénité qui rime avec l'éternité... Puis vous baissez les yeux et toute cette musique qui bazarde tout. Serait-ce le bonze bupérieur qui aurait décidé d'installer une telle animation musicale ? On peine à le croire ! Sons et lumières au Nirvâna.

On se sauve donc de cette atmosphère de boîte de nuit en espérant que le temple suivant soit différent. Chùà Vinh Nghiêm justement, temple autrefois préféré de ma grand-mère. L'atmosphère est effectivement très différente, solennelle. Un public un peu plus garni mais sans plus. Des prières visiblement plus pieuses. Deux jeunes bonzes surveillent l'entrée de la salle des cérémonies afin d'éviter que les gens ne brûlent une gerbe entière d'encens. Trois bâtons au maximum par personne...afin de rappeler que la bénédiction du ciel ne se mesure pas à la quantité d'encens qu'on apporte, et de garder l'air respirable.

Un détail frappe : il n'y a pas de chaussures déposées sur le perron, comme le règlement l'impose . On se déchausse tout de même puisque c'est la règle, mais l'élan est vite stoppé par un autre bonze. « *Vous pouvez les garder au pied si vous voulez* » dit-il avec un candide sourire, sous entendu, si vous voulez rentrer avec. Les années précédentes on avait effectivement eu beaucoup de mal à retrouver les chaussures car il y en avait des milliers...mais on les retrouvait. Cette année peut-être pas, c'est sans doute le message innocent du bonze. Il y aurait donc des collectionneurs de vieilles chaussures parmi les invités de Dieu. On reste incrédule.

* * *

Après les temples on décide d'aller visiter le marché aux fleurs, *chợ hoa* . Chaque année au jardin Tao Đàn, sur plusieurs hectares on peut aller admirer et faire le choix. On y trouve à côté des millions de rosiers et de plants d'orchidées des pieds d'arbustes de fleurs de pêchers ou de cerisiers, des mandariniers où pendent des centaines de petites mandarines vertes ou jaunes...Pas de doute, on retrouve bien l'atmosphère du Tet. Ce n'est pas trop tard.

L'art floral vietnamien, cette année, atteint des sommets. Les arbres nains, les bonsaï, de tout acabit. Il semble qu'on a rien à envier des Japonais. Des mariages de couleurs stupéfiants, enfin notre première sensation d'être au paradis. Les marchands rivalisent d'effort et d'imagination. Les arbustes sont taillés de telle sorte à donner des formes particulières, artistiques. Les acheteurs sont également exigeants: on ne plaisante pas avec la splendeur qu'on veut donner à son domicile le jour de l'An.



Mais depuis quelques années on a aussi créé un marché aux fleurs sur la rue Nguyễn Huệ - même, une artère centrale de la ville. Depuis le centre commercial Tax jusqu'à la rivière de Saigon on est en zone piétonnière, spécialement ouverte pour le Têt. Des fleurs par milliers, mais chose amusante, des fausses fleurs en papier ou en plastique côtoient des vraies, celles qu'on cultive avec un soin extrême. C'est tellement visible que c'en est risible. Pourquoi avoir fait cette mesquine économie qui casse l'harmonie divine? Ca donne un goût bizarre, un peu comme une coupe de champagne coupée d'un peu de soda.

On se lasse vite de voir ce mélange de genre. On décide d'aller s'asseoir à la terrasse de la tour Sun-Wah, rue Nguyễn Huệ. On réalise soudain, en regardant de loin la foule, que les *áo dài* sont bien rares.

On s'amuse à en compter. Trois *áo dài* au bout de dix minutes. C'est bien peu, voire incroyablement peu. Le visiteur que je suis se prend la tête par deux mains. D'étonnement on va à la déception. On se dit : le Vietnam sans les magnifiques femmes en *áo dài* ce n'est plus le Vietnam. Autour de moi, tout le monde a l'air de s'en fiche pas mal. On dévore à côté de moi des club-sandwiches californiens, on avale une assiette de riz texan, avec un œuf au plat arrosé de ketchup. Des enfants demandent des frites qu'accompagne un yoghourt battu à la crème. Elan vers l'Occident bien compréhensible.

Il faut se rendre à l'évidence, les *áo dài* ont perdu la guerre contre les jeans, et pas n'importe quel jean ! seulement ceux du dernier cri dont la ligne de ceinture est ajustée aux premiers poils du pubis, ce qui fait en sorte que le slip sort de tous les côtés. Le monde entier s'habille de la sorte. Mondialisation comme on l'appelle.

* * *

Je décide de rentrer à l'hôtel. Tout au long du chemin des hommes en jeans, conduisant des motocyclettes japonaises ou coréennes avec leurs épouses en jeans. Tous avec des casques qu'on appelle *mũ bảo hiểm*. Une ville entière de motocyclistes casqués et masqués d'un protège-nez. Pollution de l'air oblige.

Vous voyez ca s'il vous plait ! il faut le voir pour le croire ! Pas de áo dài, plus de silhouettes frêles et évocatrices. Sept millions de zorros en jean unisexe sur cheval d'acier. On est perdu. On sent qu'on va se perdre. On sent qu'on va tout perdre de cet héritage culturel.

* * *

Je suis soudain abordé par un homme âgé. Il me dit qu'il vient de Qui Nhơn. Ca fait quarante ans qu'il n'est pas venu à Saigon me dit-il : « j'ai fait mes études à Jauréguiberry, puis à Chasseloup Laubat que j'ai quitté avant le baccalauréat pour Qui Nhơn. Le nom de Jean-Jacques Rousseau n'était apparu qu'après. J'ai soixante douze ans, et vous ? ». On s'assoit pour une bière fraîche. Je me prête au jeu de la nostalgie du cher vieux camarade. C'est peut-être un bon moment à passer.

Il dit : « ils ne devraient pas renommer la rue Catinat rue Dong Khoi. L'Assemblée Nationale a perdu de son solennel !

- Cher Monsieur ce n'est plus l'Assemblée Nationale, mais simplement le Grand Théâtre.

- Et puis je n'arrive pas à retrouver l'hôtel Majestic...

- C'est tout au bout de la rue Catinat. L'hôtel y est encore...mais il porte aussi un nom vietnamien, les taxis ne connaissent pas l'hôtel Majestic !

- C'est là où j'ai rencontré mon épouse. J'aimerais y faire une visite.

Il n'évoquera pas trop le temps du lycée, de notre lycée. Je trouve cela étonnant, entre anciens élèves. Mais on peut comprendre, car il l'a quitté bien avant le bac. Visiblement sa pensée reste pendue à un passé qu'il lui faut retrouver coûte que coûte, quelque chose qui doit l'avoir marqué profondément. Je prends congé de lui. Je lui souhaite un bon retour à Qui Nhơn.

* * *

Tout d'un coup mon cerveau est désorienté, les époques se mélangent dans mon esprit, les images de plusieurs décennies se superposent. Et puis je suis resté sous le choc des jeans et des áo dài. Le Têt des années soixante et celui d'aujourd'hui, pour lequel je suis rentré spécialement à Saigon. Sacré mélange. Un peu celui du champagne avec du soda. Saigon n'est clairement plus ce qu'elle était. Le Têt n'est plus ce qu'il était. Visiblement l'histoire appartient définitivement à l'histoire, le Viet Nam est un pays totalement nouveau avec un autre peuple, qu'on le veuille ou non. Celui là même qui parle le vietnamien, mais un vietnamien presque incompréhensible tant par la nouveauté du vocabulaire que par les tournures et la syntaxe.



Au départ de Tân Sơn Nhất pour Paris, j'éprouve un sentiment pénible. Rentré au Viet Nam en tant que Vietnamien, je repars un peu comme un touriste étranger. Je ne reviendrai pas pour fêter un autre Têt pour voir tout ce que j'ai vu. C'est étrangement douloureux. Tout en moi se résume en dualités : c'est bien ? c'est mal ? Avant, après ! fallait-il, fallait-il pas ? Qu'importe, puisque la réalité n'est qu'apparence, et l'apparence n'est qu'illusion.

Peu importe semble t-il, puisque ni l'avenir, ni le présent, ni le passé du Viet Nam ne vous appartiennent plus. A qui appartiendraient-ils ? Aux Vietnamiens pardi ! Vous l'êtes, vous ? L'êtes-vous encore ?

PHAN VĂN TRƯỜNG JJR 64 pvtruong@hotmail.com